Zeitschrift: Candollea : journal international de botanique systématique = international journal of systematic botany

Herausgeber: Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève

Band: 24 (1969)

Heft: 2

Buchbesprechung: Analyses d'ouvrages

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Candollea 24/2: 295-300. 1969.

ANALYSES D'OUVRAGES

GILBERT BOCQUET – Revisio Physolychnidum (Silene sect. Physolychnis). *Phanerogamarum monographiae,* vol. 1. J. Cramer, D-3301 Lehre, 30 avril 1969. V, 342 pages, 43 planches de figures dans le texte, broché. Prix: DM. 84.–.

C'est le début d'une série extrêmement prometteuse et bienvenue que nous tenons entre les mains. Au moment même où la nécessité de revisions monographiques devient de plus en plus évidente, mais où aussi les difficultés de pareilles entreprises se font, comme jamais auparavant, cruellement sentir [1], voici qu'au moins une de ces difficultés, et pas des moindres, se trouve résolue: celle de trouver un organe de publication approprié.

S'il faut féliciter l'éditeur, M. Cramer, pour son initiative, il faut aussi mettre en exergue l'excellence du choix qu'il a fait pour inaugurer la nouvelle série. La monographie de *Silene* sect. *Physolychnis* de Bocquet est un modèle du genre, fruit du patient labeur d'une dizaine d'années réuni dans une synthèse magistrale. (C'est aussi, soit dit en passant – et elle s'en cache pudiquement derrière son titre latin – une des rares monographies modernes rédigées en langue française !) De plus, le groupe en question est fort intéressant au point de vue de la biogéographie, de la biologie et de l'évolution et sa revision a déjà permis des conclusions qui dépassent largement le cadre purement systématique.

Revisio Physolychnidum est la version complète d'un travail préalablement publié sous forme d'extrait (in Candollea 22: 1-38. 1967). Là se trouve validée la presque totalité [2] des taxons, combinaisons et noms nouveaux rendus nécessaires par cette revision, et notamment par l'inclusion du groupe dans le genre *Silene* (auparavant, on l'avait considéré comme un genre distinct ou associé aux *Melandrium* ou aux *Lychnis*). On admirera de nouveau au passage, d'un œil amusé, l'ingéniosité et l'originalité déployées par l'auteur dans les baptêmes qu'il effectue: un *Silene yetii* qui nous rappelle le légendaire homme des neiges de l'Himalaya ou un *Silene Birgittae* dédié à Brigitte Bardot "propter comam suam pulchram" en font foi. Reprises elles-aussi, sans changement, de l'extrait, les synonymies témoignent de l'admirable effort accompli dans la consultation d'une littérature très variée et d'un accès souvent malaisé et dans le repérage des échantillons-types: même les "nomina nuda" et les noms d'herbier sont typifiés, bien que le *Code* ne connaisse de types que pour les noms validement publiés !

S'ajoutant à ces données fondamentales, la monographie complète nous offre une clef de détermination; des descriptions complètes, en latin, de tous les taxons admis (61 espèces et de nombreuses sous-espèces, variétés et formes); la citation des exsiccata connus ou, pour les espèces plus répandues, d'échantillons représentatifs; une discussion approfondie de la variabilité, des affinités, de la biologie, etc.; des index divers, notamment une liste de collecteurs et une bibliographie très fournie. Les illustrations, et notamment les dessins analytiques de fleurs et de graines, élégants et très clairs, méritent une mention spéciale.

La présentation générale est bonne si l'on fait abstraction des erreurs typographiques bien trop nombreuses. Une deuxième réserve concerne l'emploi de capitales italiques, au lieu des caractères gras, pour les noms des taxons admis: espérons que cette solution désuète et inélégante puisse être évitée dans les volumes à paraître.

W. G.

---

[1] Difficultés discutées récemment par Jacobs dans une note fort intéressante (Taxon 18: 253-262. 1969).

[2] L'exception étant le *Silene* x *intermedia* (Lange) Bocquet ["x *Silene intermedia*"], nouvellement combiné à la page 150.

P. VAN ROYEN – The genus Rubus (Rosaceae) in New Guinea (Sertulum papuanum XV). *Phanerogamarum monographiae,* vol. 2. J. Cramer, D-3301 Lehre, 30 mars 1969, 126 pages, 30 figures et 4 planches photographiques dans le texte, broché. Prix: DM 28.–.

Deuxième volume de la série que nous venons de présenter, l'ouvrage de van Royen n'est pas une monographie au sens tout à fait classique du mot puisqu'il s'inscrit dans un cadre géographique limité. Ceci s'explique d'ailleurs aisément si l'on songe à l'énorme variabilité et complexité qu'exhibe le genre *Rubus* dans l'ensemble de son aire.

Il est amusant d'apprendre que c'est par amour des mûres que l'auteur a été amené à s'intéresser aux ronces. Il paraît d'ailleurs que le goût de ces fruits peut changer considérablement d'une espèce à l'autre: il s'agirait donc d'un caractère taxonomique non négligeable – mais sans doute difficile à mettre en valeur dans une clef ou description !

Les ronces de la Nouvelle-Guinée se répartissent, selon van Royen, en 4 groupes représentant un total de 19 espèces, dont la plupart (16) sont endémiques et 6 nouvelles pour la science. L'auteur a une conception assez large de l'espèce, et sans doute d'autres auteurs moins généreux auraient conféré un rang plus élevé aux taxons infraspécifiques (variétés et formes) admis dans ce travail. Pour justifier son point de vue, van Royen peut s'appuyer sur les observations faites sur le terrain lors des deux expéditions en Nouvelle-Guinée auxquelles il participa.

Au point de vue de la nomenclature, de la synonymie et de la typification l'ouvrage ne présente aucune faiblesse. Les descriptions, complètes et détaillées, sont en anglais (avec résumé en latin pour les taxons nouveaux). Ni des clefs de détermination ni une liste de collecteurs ne font défaut. Les figures sont d'une qualité excellente, les photographies de valeur assez inégale. Ce livre, qui résout nombre de problèmes taxonomiques épineux, sera sans doute apprécié des botanistes de l'aire indo-paficique.

W. G.

NIKI A. GOULANDRIS, CONSTANTINE N. GOULIMIS, W. T. STEARN – *Wild flowers of Greece.* The Goulandris Botanical Museum, Kifissia (Greece), 1968. XXXII, 212 pages, 103 planches colorées dans le texte, relié toile. Prix: £. 26/-/- (par Academic Press Ltd., Berkeley Square, London).

Les illustrations de plantes de la Grèce sont fort rares, surtout celles en couleur: depuis la parution des dix volumes du "Flora graeca" de John Sibthorp avec ses chefs-d'œuvre inégalés dus à Ferdinand Bauer, qui comptent aujourd'hui parmi les plus grandes raretés du marché bibliophilique, on ne saurait guère citer, quelques ouvrages à caractère monographique mis à part, que le livre bien modeste d'Atchley sur les fleurs de l'Attique et les planches photographiques qui accompagnent les articles d'A. J. Huxley sur les fleurs de la Grèce. L'ouvrage que voici se place donc directement dans le sillage de son grand prédécesseur le "Flora graeca", qu'il ne rappelle pas uniquement par le luxe de l'exécution et le format in-folio, mais aussi par d'autres similitudes frappantes. Il s'agit aussi, en effet, du produit de la collaboration d'un trio d'auteurs remarquables: C. N. Goulimis, collectionneur émérite que la mort a malheureusement empêché d'achever lui-même son ouvrage; Niki Goulandris, artiste qui sait rendre à la perfection la beauté des organismes qu'elle peint sans pour autant négliger la fidélité dans le détail; W. T. Stearn enfin, l'homme de science qui s'est voué à la tâche ingrate de conférer le cachet d'ouvrage scientifique à cette œuvre d'amateurs distingués.

Avocat et homme politique de renom, Constantine N. Goulimis n'avait commencé à s'intéresser activement à la botanique qu'à l'âge de 60 ans environ. Au cours des 17 années qui suivirent il réussit l'exploit de visiter la quasi totalité de la Grèce, îles comprises, de faire l'ascension d'une grande partie de ses montagnes, de parcourir, en herborisant, une distance qui équivaut au quintuple du pourtour du globe et de constituer un herbier de plus de 100.000 échantillons. D'après ses propres dires il découvrit, ce faisant, plus de 300 taxons nouveaux pour la

Grèce, dont une vingtaine de nouveaux pour la science. Mais sans doute son herbier doit receler encore bien des découvertes inédites. Mentionnons à titre d'exemple le "*Campanula Aizoon*" qu'il affirme (p. XXVII) avoir découvert comme nouveau pour la Crète: Zaffran a récolté depuis cette même plante qu'il a décrite comme espèce nouvelle, *Campanula aizoides.*

Goulimis a récolté personnellement toutes les plantes figurées. Il a écrit les textes accompagnants qui nous informent sur la distribution, les affinités, souvent l'écologie ou d'autres particularités des différentes espèces. Dans chaque cas s'ajoute l'énumération des stations repérées par Goulimis, auxquelles correspondent les échantillons de son herbier: cela représente une contribution originale extrêmement appréciable qui ne saurait être négligée par ceux qui s'intéressent à la chorologie et à la floristique. Les données générales sur la distribution, tirées de sources diverses, sont par contre souvent incomplètes (parfois même erronées, comme dans le cas de l'*Ipomoea stolonifera,* p. 88, indiqué pour l'île d'Elaphonisi en face de Neapolis, péninsule de Malea, mais qui n'est en réalité connu que de l'îlot du même nom près de la côte de la Crète occidentale).

Le choix de plantes peintes par Mme Goulandris est évidemment quelque peu arbitraire. Il y en a de très répandues, communes jusque dans nos régions, comme le *Rosa canina* et l'*Epilobium angustifolium;* d'autres, plus nombreuses, sont caractéristiques de la flore grecque, souvent endémiques, parfois rarissimes et absentes de la plupart des collections européennes, comme celles nouvellement découvertes par Goulimis: *Silene Goulimyi, Stachys macrotricha, Tulipa Goulimyi, Crocus Goulimyi.* Toutes sont d'une beauté remarquable, joliment et fidèlement représentées: c'est à juste titre que Goulimis prétend qu'"anyone who has compared the paintings of Niki Goulandris with the original plants will agree that she has succeeded admirably in serving both Art and Botanical Science". Ces excellentes aquarelles ont été reproduites de façon impeccable par l'imprimerie Makris, à Athènes, par lithographie offset en 4 à 5 couleurs.

Deux desiderata restent concernant ces images, qu'on aimerait mentionner ici dans l'espoir qu'ils puissent être pris en considération dans la suite éventuelle de l'ouvrage. D'un côté il serait souhaitable que l'échelle de réduction soit indiquée dans chaque cas: l'assertion que les illustrations sont toutes grandeur nature est en effet, de toute évidence, erronée au moins pour les plantes de petite taille, comme les *Crocus* par exemple. D'autre part, l'indication de la provenance exacte des plantes figurées ajouterait considérablement à la valeur scientifique de l'ouvrage.

Le mérite principal de Stearn, mise à part la rédaction, par endroits le complètement du texte, réside sans doute dans la mise à jour de la nomenclature et de la synonymie. Dans ce domaine, un effort très méritoire a été accompli: toutes les citations bibliographiques ont été soigneusement reprises et même la littérature la plus récente, en particulier le 2e volume du "Flora europaea" paru pratiquement en même temps, a été prise en considération. (Mentionnons pourtant que le nom *Crocus Balansae,* p. 170, a été validement publié *in schedis* par Gay autour de 1855 déjà, et non pas par Baker en 1873). Dans un cas (*Ophrys sphecodes* var. *Aesculapii,* p. 194) Stearn a même validement publié une combinaison nouvelle.

Il est par contre bien dommage que Stearn n'ait pas eu l'occasion de vérifier, en plus de la nomenclature proprement dite, l'identité des planches ou des échantillons correspondants: il eût été facile d'éviter, en effet, que le portrait de *Colutea arborescens* n'apparaisse sous le nom de *Coronilla Emerus* subsp. *emeroides...*

Malgré les quelques défauts que nous venons de constater, le musée botanique Goulandris et ses promoteurs sont à féliciter très vivement pour cet ouvrage: il mérite une large diffusion non seulement auprès de ceux qui se passionnent pour les fleurs du domaine méditerranéen encore si peu connu et si riche en surprises et en découvertes à faire, mais aussi dans toutes les bibliothèques spécialisées en raison de son indéniable importance scientifique.

W. G.

PHILIP MILLER – The gardeners dictionary (abridged edition 1754). With an introduction by W. T. Stearn. *Historiae naturalis classica,* vol. 72. J. Cramer, D-3301 Lehre, 1969. XVI, 1582 pages, relié toile.

L'éloge de Philip Miller, de ses grandes qualités d'horticulteur et de botaniste, du rôle essentiel qu'il a joué dans l'introduction, l'acclimatation et la connaissance d'innombrables espèces végétales du monde entier ne reste plus à faire: bien que contesté par beaucoup d'entre ses contemporains et négligé par les générations suivantes, son nom a retrouvé aujourd'hui la place qu'il méritait parmi les personnalités éminentes de son siècle.

L'importance scientifique et pratique de l'œuvre de Miller n'est certainement pas étrangère au fait que son ouvrage principal, le "Dictionnaire des jardiniers", vient d'être réimprimé: elle est mise en exergue par l'introduction que lui consacre Stearn aussi bien que par l'éloge, réédité dans ce même contexte, que J. Rogers en fait dans son livre fort peu connu "The vegetable cultivator" (1839).

C'est pourtant sur un tout autre plan que se situe l'intérêt principal de l'ouvrage de Miller, et en particulier de la quatrième édition de sa version abrégée qui est à l'origine de la présente réimpression: par le jeu des dates de publication, il se trouve que cette édition joue un rôle déterminant dans la nomenclature au niveau générique; elle a en effet paru le 28 janvier 1754, à peine neuf mois après les "Species plantarum" de Linné. Voici ce qu'en dit Dandy (Reg. Veg. 51: 16. 1967, traduit): "C'est de loin la source la plus importante de noms génériques dans les premières années après 1753. Miller reconnaît et définit bien des anciens genres non maintenus par Linné en 1753 mais généralement acceptés de nos jours: ainsi rien que sous la lettre A les noms génériques *Abies, Abutilon, Acacia, Acinos, Adhatoda, Alnus, Alyssoides, Ananas, Arisarum* et *Asteriscus* sont publiés de façon valide et légitime. Miller rétablit aussi beaucoup de noms changés par Linné, et dans ces cas-là ses noms sont en fait des remplaçants superflus des linnéens, p. ex. (de nouveau sous la lettre A) *Acajou* pour *Anacardium, Acriviola* pour *Tropaeolum, Ageratum* pour *Erinus, Alkekengi* pour *Physalis, Amaranthoides* pour *Gomphrena*".

Le texte original des trois volumes a été condensé en un seul tome, comprenant près de 1600 pages imprimées sur papier bible. La pagination, continue, a d'ailleurs été rajoutée de frais (la disposition alphabétique étant à l'origine le seul moyen de repère): à ceux qui voudraient s'en servir pour les citations on recommandera donc l'emploi des crochets.

Il est à noter que Miller, en 1754, n'avait pas encore adopté la nomenclature binaire de Linné pour les espèces. Ce n'est que dans la huitième édition in-folio de son ouvrage, parue en 1768, qu'il s'y décida, créant par là un grand nombre de binômes spécifiques nouveaux. Une réimpression de cette édition, la dernière revue par Miller même, qui est presque aussi introuvable aujourd'hui que celle de 1754, serait donc également bienvenue.

W. G.

ANDREW DENNY RODGERS III — *"Noble fellow" William Starling Sullivant.* (Facsimile of the 1940 edition). Hafner Publishing Co., New York & London, 1968. XXII, 361 pages, relié toile. Prix US$ 9.50.

28 ans après sa première parution nous avons sous les yeux une réimpression en fac-similé d'un livre qui, encore de nos jours, fournit une très précieuse documentation sur un savant américain, sa vie et son entourage, sa personnalité, son travail et le fruit de ses labeurs.

Il était peut-être moins connu qu'Asa Gray qui fut son collaborateur et ami, car son domaine était plus restreint; il mérite bien quand même le titre de "père de la bryologie américaine".

Andrew Denny Rodgers III est un biographe expérimenté ayant un style vivant et facile à suivre. William Starling Sullivant était en plus son arrière-grand-père, fait qui lui a permis sans doute d'avoir accès à une richesse de documentation peu ordinaire.

W. S. Sullivant naquit en 1803 à Franklinton près de Cincinnati aux Etats-Unis, premier enfant de Lucas et Sally Sullivant. Ses parents étaient descendants de familles très connues dans l'histoire du pays.

Durant sa première enfance il accompagna fréquemment son père qui, en tant qu'ingénieur de cadastre, s'occupait de la répartition des terres des régions avoisinantes du fleuve Ohio et, plus tard, il fit ses écoles dans le Kentucky. A la fin de 1819, après une période préparatoire dans l'Ohio, il continua ses études à Yale où il y avait une des bibliothèques les plus

riches du pays. Il y avait passé quatre ans, durant lesquels il avait suivi non seulement les cours classiques mais aussi ceux de botanique du professeur Ives, lorsque la mort de son père l'obligea à rentrer à Franklinton pour s'occuper du domaine familial.

C'est aux environs de 1836 que Sullivant fit la connaissance d'Asa Gray, tous deux collaborant, sous la direction de Torrey, à une flore de l'Amérique du Nord. Ils devinrent de grands amis. C'est par Asa Gray que Sullivant établit des contacts avec les botanistes européens.

En 1848 Léo Lesquéreux, de Fleurier, Neuchâtel, accompagné de sa famille et de son ancien camarade d'école Arnold Guyot, débarqua à New York. Il se rendit d'abord chez un autre Suisse de Neuchâtel, Louis Agassiz, qui était alors professeur de zoologie et de géologie à Cambridge, Massachusetts. Lesquéreux, qui était déjà connu comme paléobotaniste et bryologue et qui avait complété ses études à Weimar d'où il avait eu une subvention lui permettant de continuer ses recherches dans le canton de Neuchâtel, s'était trouvé sans ressources à la suite de la guerre du Sonderbund; il était, de plus, devenu sourd. C'est alors qu'il décida de tenter sa chance en Amérique et que, peu de mois plus tard, il se trouva chez Sullivant: ce fut le début d'une très fructueuse collaboration qui dura jusqu'à la mort de ce dernier en 1873 – et même plus longtemps car Lesquéreux compléta le supplément aux "Icones Muscorum" de son ami et patron.

Bien qu'il traite de la gloire de la botanique américaine, ce volume ne peut manquer d'intérêt pour ceux qui s'occupent de l'histoire de la botanique suisse. Les listes de sources documentaires et les Index bibliographiques sont particulièrement bien fournis; le tout forme un ensemble digne d'une place dans la bibliothèque de tout historien de la botanique et de tout bryologue s'intéressant aux espèces du Nouveau-Monde.

C. E. B. B.

ANDREW DENNY RODGERS III – *Bernhard Eduard Fernow. A story of North American forestry.* (Facsimile of the 1951 edition). Hafner Publishing Co., New York & London, 1968. 623 pages, relié toile. Prix: US$ 11.–

A l'heure où, marchant sur la lune, les Américains accomplissent une nouvelle étape dans l'avancement du progrès humain, il est passionnant de se plonger dans le volumineux et si complet ouvrage d'Andrew Denny Rodgers III qui, par son retour aux sources historiques, nous montre l'ontogénie d'un autre progrès indispensable, et (on aimerait dire: donc) combien difficile, puisqu'il procéda d'une prise de conscience de notre environnement. On n'est pas surpris de voir ce mouvement prendre naissance au sujet de la forêt, qui est la première victime de l'expansion humaine ("les forêts précèdent les civilisations, les déserts les suivent", dit Chateaubriand), et parmi les forestiers, qui par vocation doivent avoir (théoriquement) le sens de l'investissement à long terme, au-delà d'eux mêmes, "en bon père de famille" selon les baux ruraux aquitains cités par P. Rey dans sa "Phytocinétique biogéographique". La démarche américaine de ce progrès se devait d'être intéressante, du fait de la rapidité et du caractère récent de l'expansion humaine dans ce vaste territoire. Rodgers III fixe à merveille ce phénomène, produisant une documentation abondante et souvent inédite tout au long de son exposé d'un style coulé propre aux meilleurs historio-biographes. On retrouve dans son premier chapitre cette constante euro-américaine qu'est la surexploitation du patrimoine forestier régnant au cours du XIXe siècle industriel qui déclencha la prise de conscience nécessaire (avec le retard habituel de l'opinion, donc des institutions, sur les faits). La biographie très fouillée de Fernow (1851-1923), forestier prussien qui travailla aux Etats-Unis de 1876 à sa mort, permet à l'auteur de mettre en valeur l'affrontement d'un Européen conscient des problèmes de conservation avec l'opinion américaine en général plongée dans la course à l'expansion. "Forestier ? " dit-on à son arrivée "Qu'est-ce-que c'est ? Un Robin des Bois qui prend aux riches et donne aux pauvres ? " C'est dire que ses débuts furent difficiles et qu'il n'entra pas de plein-pied dans la foresterie mais d'abord dans le génie minier. Cependant il se manifestait dans l'opinion publique et scientifique un mouvement de fond limité mais efficace vers les notions de conservation et de restauration forestières. L'auteur peut ainsi illustrer de manière fort intéressante les personnalités de nombreux botanistes et l'action de nombreux hommes et institutions. Cette catalyse indispensable à la possibilité de s'exprimer et d'être entendus pour des précurseurs comme Fernow, seule issue

pour eux à leur condition de "somnambules" selon Koestler, lui permit de rendre effective sa conception de la forêt en tant que milieu écologique, garant de la conservation des sols et des caractéristiques positives des régions que l'homme entend exploiter à long terme. Avec lui, on commence à penser "forest management" et non plus seulement "stock de bois sur pied". C'est l'occasion pour l'auteur de décrire, documents à l'appui, le développement des législations et des administrations forestières (qui ont leur répondant en Suisse à la même époque), ceci pour l'ensemble de l'Amérique du Nord.

La biographie de Fernow est loin de n'être qu'un fil conducteur permettant le déroulement de ce vaste historique forestier: elle montre en définitive la présence nécessaire d'un homme aux idées claires et à la volonté arrêtée comme "effecteur" des mesures à prendre, qui, sans lui, en resteraient souvent au stade de confus mouvements d'opinion. A ce sujet, l'auteur se plaît à souligner le déterminisme parfois anecdotique de l'histoire, où souvent des accidents apparemment menus déclenchent de grands mouvements; ce faisant, il cite simplement Fernow, qui reconnaissait que "ce fut un accident qu'une jeune fille américaine habitât avec sa famille dans une petite ville d'Allemagne [Göttingen] où j'étudiais la foresterie". Voilà cependant la cause de son départ pour les Etats-Unis, où il retrouva et épousa Olivia Reynolds. Ainsi Mme Fernow put écrire: "Si l'on me demandait qui fut à l'origine du mouvement forestier dans ce pays, je répondrais modestement: c'est moi." Ainsi de même pourrait-on rêver à l'accident futur qui déclencherait l'action de celui qui fera franchir à notre planète l'étape suivante, d'urgence extrême, menant à la stabilisation dans l'aménagement général, seul garant de la liberté humaine dans les temps à venir. Mais ici, taisons-nous: cet homme (ou plutôt ces hommes) parlent vraisemblablement déjà à côté de nous, et s'ils sont toujours somnambules, c'est de notre faute.

P. H.

H. MOHR – *Lehrbuch der Pflanzenphysiologie.* Springer-Verlag, Berlin, Heidelberg, New York, 1969. XVI, 408 pages, 397 figures dans le texte, relié toile. Prix: DM. 48.–.

Dans cet ouvrage, l'auteur s'adresse plus particulièrement aux étudiants avancés en biologie et en sciences naturelles et s'efforce de leur présenter la physiologie végétale de manière claire et concise. C'est un traité qui se veut complet et étendu à l'ensemble du vaste champ de recherche que constitue cette discipline. L'auteur parvient certainement à son but même si, de son propre aveu, certains chapitres ne sont pas présentés avec toute la profondeur et la masse de détails que souhaiterait le spécialiste. L'ouvrage est d'un abord aisé puisque l'on a pris soin de fonder toutes les notions présentées sur les connaissances de base qu'un étudiant peut retirer des traités de botanique générale, de biochimie et de biophysique élémentaires. M. Mohr prend la peine au début de chaque sujet de familiariser le lecteur avec les structures morphologiques et chimiques qui sont le siège des phénomènes étudiés. Ces notions préliminaires sont excellemment introduites et qu'il s'agisse de systématique, d'ultramicroscopie ou de biochimie moléculaire, elles sont illustrées de schémas et de dessins extrêmement clairs, réalisés par Mme D. Stach. Comme déjà dit, un chapitre pris isolément ne peut satisfaire totalement le spécialiste dans son domaine particulier, mais M. Mohr compense la plupart des lacunes qui apparaissent ainsi en citant à la fin des plus importantes sections de l'ouvrage quelques traités complémentaires. En outre la bibliographie générale compte 225 renvois à des articles et manuels spécialisés. Tout au plus peut-on regretter que, du fait de la conception de l'ouvrage, l'auteur ait sciemment sélectionné les références à des textes en langue allemande. A n'en pas douter le "Lehrbuch der Pflanzenphysiologie" de H. Mohr est destiné à devenir l'une des meilleures introductions générales dans le domaine vaste et complexe de la physiologie des végétaux.

H. M. B.